

heureux qu'il avait trop bien ajusté. La balle était entrée entre les deux épaules et elle était sortie en biais par la poitrine. L'assassin vomissait le sang à pleine bouche et il allait mourir. Il eut cependant la force, quand je fus auprès de lui, de me regarder avec des yeux de mépris et de haine que je verrai toute ma vie, et il me dit :

— « Vous avez vengé un traître. »

.....

— « Et vous n'avez jamais rien su de plus sur cette trahison? » demandai-je à mon tour, comme le narrateur se taisait.

— « Jamais rien, » me répondit-il. « Nous enterrâmes les deux cadavres côte à côte, et ce fut tout. J'oubliais. Cette nuit même, la maison de M. Shaw fut brûlée par des mains inconnues. Ses domestiques s'étaient enfuis. Ceux que l'on arrêta le lendemain déclarèrent avoir été attaqués, au coucher du soleil, par plusieurs hommes. Mais c'étaient des nègres, et comment savoir d'eux la vérité? Quelquefois ils sont très braves, et quelquefois un seul blanc suffit pour en faire sauver vingt. Quelquefois ils sont fidèles, et quelquefois pour un dollar ils vous laissent assassiner sans se retourner... J'oubliais d'ajouter ce détail dont vous retrouverez l'analogie dans toutes les exécutions agraires en Irlande. Les bêtes appartenant au traître : dix porcs, quatre vaches et un cheval, avaient les naseaux et un pied coupés... »

## XII

## LE RETOUR

A bord du \*\*\*. — avril 1894.

Quinze jours encore à New-York, pour classer mes notes, en vérifier quelques-unes, revoir des coins déjà vus, causer avec des gens déjà connus, dire enfin un adieu non sans mélancolie à cette terre si attachante, car on y respire vraiment à toute minute l'air de la liberté, — et me voici de nouveau sur l'Atlantique, à bord d'un paquebot Anglais cette fois, plus vite que celui sur lequel j'ai passé la mare (*crossed the pond*, comme disent familièrement les Yankees), en août dernier. Nous avons quitté New-York samedi matin. C'est aujourd'hui mercredi. Demain jeudi nous serons à Queenstown, en Irlande, après-demain vendredi à Liverpool. Quand les Anglo-Saxons se prennent à lutter les uns contre les autres, leur force de concurrence ne connaît pas l'impossible. L'autre bateau jaugeait onze mille cinq cents tonnes, celui-ci en jauge treize mille. Les machines de l'autre avaient une force de vingt mille chevaux vapeur, les machines de celui-ci ont une force de trente mille. Le premier était long de cinq cent quatre-



vingts pieds, celui-ci l'est de six cent vingt. Et de même que ce premier était déjà l'Amérique, celui-ci est déjà l'Angleterre. Je le reconnais à vingt petits signes : à la politesse et à l'exactitude du service, à l'aspect un peu sombre et lourd des salons, qui n'ont plus cette éclatante fastuosité de peluche et de nickel ; à l'économie de la table que n'encombre plus de plats innombrables le gâchage Américain. Pourtant les provisions emmagasinées dans l'entrepont atteignent des chiffres fantastiques : vingt mille livres de bœuf frais, mille de bœuf salé, dix mille de mouton, dix mille volailles, dix-huit mille œufs, mille livres de thé, quinze cents de café, trois mille de beurre, six mille de jambon. Mais quand on revient d'un si long voyage, on n'a pas le cœur à se complaire dans des observations de cet ordre. La moisson d'exotisme est finie, et je crois bien que de ces cinq jours d'une course vertigineuse sur cet Océan, remué d'une houle éternelle, je ne me rappellerais rien si, vingt-quatre heures après notre départ, un Irlandais n'était mort à bord, d'un accès furieux d'alcoolisme.

C'était un beau garçon de trente-cinq ans et qui retournait dans son pays, après avoir fait une petite fortune. Ses amis et lui se dirent des adieux arrosés de tant de verres de whiskey que le *delirium* l'a saisi dans la nuit et qu'il a passé. On l'a enfermé aussitôt dans un cercueil de planches attachées ensemble avec de grosses cordes, et le soir même, vers les cinq heures, on le jetait à la mer. Nous étions tous là, autour du capitaine qui

lisait à haute voix des versets de la Bible. Un drapeau recouvrait le cercueil placé sur le bastingage. A un moment le clairon a sonné : le temps de retirer ce drapeau, de tendre une corde, et la funèbre dépouille était roulée par la vague, perdue à jamais dans cette profondeur d'abîme, sur laquelle blanchissait le remous du paquebot déjà éloigné. J'ai vu quelques scènes tragiques dans ma vie, depuis cette nuit de mai 1871 où tout jeune homme, presque un enfant, je me promenais sur la place du Panthéon prise par les soldats de Versailles dans l'après-midi, et parmi les morts qui avaient tous le crâne défoncé, jusqu'à cette après-midi de ce printemps-ci où j'étais en Géorgie au pied d'un échafaud sur lequel se trouvait le mulâtre assassin, la corde suifée au cou. Aucune ne m'a remué d'un frisson plus sinistre que cette plongée de ce cercueil dans la mer, et cette fuite éperdue ensuite de notre bateau, continuant sa marche, comme le temps, comme le monde continueront la leur quand ce sera notre tour, à nous aussi, d'être lancés dans le gouffre des grandes ténèbres. Seulement le paquebot sait où il va, — d'une terre à une terre, d'un port à un port, — au lieu que le temps, au lieu que le monde se précipitent d'un mouvement ininterrompu, vers quel rivage? vers quel asile? L'âme de cet inconnu jeté par-dessus bord le sait aujourd'hui, « à moins », comme l'a dit avec tant de douleur un des plus tourmentés d'entre les grands artistes de ce temps, « à moins que la mort n'ait pas plus



de secrets à nous révéler que la vie! » — C'est l'écho, dans un cœur dévasté par le doute, de la saisissante parole de l'apôtre : « Si les morts ne ressuscitent pas, nous sommes les plus misérables des hommes. »

Vaines questions, puisqu'elles sont sans réponse, à jamais, pour l'incroyant, et que le croyant ne se les pose même plus. Je les écarte, pour revenir à ce qui est la besogne positive et efficace du jour et de l'heure, à cet examen de conscience intellectuel que j'ai fait, il y a neuf mois, sur le bateau du départ, que je me suis promis de faire sur le bateau du retour. Quels germes ce voyage d'Amérique aura semés en moi, quelles modifications profondes le contact de cette civilisation, si vivante, si différente de la nôtre, aura imposées à ma pensée, je l'ignore. Les grands voyages ressemblent, si l'on peut appliquer au travail sacré de l'esprit une comparaison de cet ordre, à ces cures d'eaux minérales dont les médecins disent qu'elles sont à longue portée. C'est plus tard, dans des épreuves parfois très inattendues, que l'on reconnaît en soi l'influence d'impressions reçues à l'étranger et depuis longtemps oubliées. Je voudrais seulement, et ce sera l'épilogue de mes notes, si jamais je les publie, reprendre ces deux ou trois problèmes d'ordre très général, qui m'obsédaient quand j'ai quitté l'Europe, et savoir dès aujourd'hui si j'en suis vis-à-vis d'eux au même point qu'à cette époque. En feuilletant ce journal

de route, je trouve que j'allais surtout chercher aux Etats-Unis des clartés sur l'avenir que nous réservent ces trois grandes et inévitables puissances en train de repétrir le Vieux-Monde : — la démocratie, la science et l'idée de la race. J'ai vu en effet fonctionner là-bas une immense démocratie qui a fait pénétrer l'esprit scientifique sous la forme d'industrie dans le moindre détail de sa vie et sous la forme d'éducation dans l'âme même de son âme. J'ai vu aussi vivre côte à côte des noirs et des blancs, des Allemands et des Irlandais, des Chinois et des Scandinaves, des Italiens et des Anglo-Saxons. Quelles hypothèses ce spectacle m'a-t-il induit à former par analogie sur le lendemain de notre civilisation à nous?

Par analogie? Mais cette analogie peut-elle s'établir? Ce que nous entendons chez nous par démocratie a-t-il quoi que ce soit de commun avec la forme de société que les Américains ont inaugurée dans leur vaste république? Oui, si l'on s'en tient à ce vague programme que Lincoln formulait en ces termes, comme Napoléon d'ailleurs : « Tout pour le peuple et par le peuple. » Non, si l'on regarde à l'esprit général du pays d'une part et de l'autre aux mœurs que cet esprit est en voie d'élaborer. En France, pour choisir parmi les grands Etats Européens celui qui se croit le plus avancé sur le chemin des réformes, le mot démocratie signifie que tous les pouvoirs de l'Etat se trouvent



délégués aux représentants du peuple, c'est-à-dire de la majorité, et si oppressives, si injustes que soient les mesures prises par ces représentants, du moment qu'elles satisfont les passions du plus grand nombre, nous les estimons, non seulement légales, mais démocratiques. Ainsi conçue, la démocratie réside dans le sacrifice constant de l'individu à la communauté. Or, c'est précisément dans le sens contraire que travaille la démocratie Américaine. C'est au développement le plus intense, le plus complet de l'individu qu'elle a tendu, jusqu'ici, et à la diminution, à la suppression, s'il était possible, de l'ingérence de l'Etat.

En arrivant à New-York, de quoi l'étranger est-il frappé? De l'énergie individuelle, de l'esprit d'entreprise manifesté partout et visiblement sans contrôle. Si, comme je l'ai fait, il commence l'étude du pays par le haut, par le monde qui reçoit et qui s'amuse, quel caractère le saisit d'abord? Cette même énergie appliquée aux élégances sociales, et qui impose au visiteur Européen la sensation continue du trop, de l'abus, de l'outrance. C'est l'énergie encore et le robuste développement de l'individualité qui donne la caractéristique de la femme et de la jeune fille Américaines. C'est par l'énergie et par l'individualité que se distingue pareillement l'homme d'affaires de ce pays, et, pour lutter contre lui, les individualités plus faibles de ses employés, de ceux d'en bas, comme je les ai appelés, n'ont d'autre ressource que de s'associer — en d'autres termes, que de se défendre

elles-mêmes et sans rien demander à l'Etat. C'est par l'énergie encore et par l'individualité que les gens du sauvage et rude Ouest se tiennent debout, et c'est l'énergie, l'individualité, l'esprit d'entreprise qu'enseignent les écoles de la partie la plus raffinée du pays, j'ai nommé la Nouvelle-Angleterre, toutes fondées par des générosités individuelles ou municipales, ce qui revient au même. Le trait est si essentiel qu'il se retrouve dans les plaisirs Américains, constamment mêlés de volonté, d'action, de personnalité, et il est si profond qu'il résiste à l'amollissement du climat. Sans cesse, vous vous heurtez dans le Sud au témoignage vivant de cette activité du Nord, invincible même à l'approche des tropiques. — Tel est du moins le résumé de la trop brève enquête faite dans mon trop bref passage à travers cette énorme République. Conçue et pratiquée de la sorte, la démocratie se trouve produire, non plus comme chez nous, un universel nivellement, mais bien au contraire des inégalités étonnantes entre les individus, qui forcément se dévorent les uns les autres. La loi de la concurrence vitale opère là comme dans la nature, à tel point que, dans son ensemble, cette démocratie finit par donner l'impression d'une aristocratie, j'allais dire d'une féodalité. Le président d'un grand chemin de fer, le propriétaire d'un grand journal, le patron d'une grande usine, à New-York, à Chicago, à Saint-Paul, ont plus de pouvoir réel que n'en a un prince. Seulement ce sont des princes qui se sont faits eux-mêmes, et une pareille con-



quête est à la portée de tous, pourvu qu'ils en aient la force. *Une égale possibilité sociale*, telle est la formule de la démocratie en Amérique. *Une égale réalité sociale*, telle est sa formule en Europe et particulièrement en France, depuis la Révolution de 1789. Je n'en connais pas de plus contradictoires.

Il y a une seconde différence qui ne permet pas l'analogie entre l'idéal démocratique aux Etats-Unis et chez nous. Les Etats-Unis — toutes réserves faites sur l'agitation socialiste des immigrés Allemands — apparaissent au voyageur comme le moins révolutionnaire des pays, comme celui où les problèmes relatifs à la constitution sont le plus définitivement, le plus irréparablement réglés. C'est une démocratie conservatrice, c'est-à-dire exactement le contraire de la nôtre. Cela tient à ce que ce pays a pratiqué d'instinct la maxime qui domine la vie des nations, comme elle domine celle des individus : *« res eodem modo conservantur, quo generantur. »* — Les choses se maintiennent par les mêmes conditions qui leur ont permis de naître ». En s'organisant sur l'énergie individuelle, l'Amérique s'est conformée à sa loi d'origine. Qui l'avait faite? Des proscrits, des révoltés, des aventuriers. Ils étaient venus sur cette terre nouvelle, pour s'y recréer une existence de toutes pièces, à coups de volonté. Un pacte social assez fixe pour empêcher que ces volontés ne tournassent en outils de désordre, assez large et assez souple pour ne

rien mutiler en elles, — voilà, sous une forme abstraite, le programme que les docteurs en sciences sociales eussent dicté à ce pays, et c'est celui qu'il a d'instinct réalisé. Il n'est pas arrivé à sa démocratie par le raisonnement, il s'y est trouvé par constatation. De là résulte cette espèce d'allure aisée dans la liberté, qui est un des traits frappants de l'Amérique, et cette absence de lois de combat. On sent, à mille signes différents, un peuple sans rancunes civiles. Cette vaste cordialité patriotique a gagné même le Sud, en dépit de la terrible guerre. Toutes les contrées construites de la sorte, dans la logique de leurs origines, ont cette même unité profonde, et, par suite, cette plasticité, quelle que soit d'ailleurs la nature de leur gouvernement. L'aristocratique et monarchique Angleterre en est la preuve. C'est une leçon que nous pouvons recevoir de la démocratie Américaine; mais, pour la pratiquer, il nous faudrait travailler dans un sens opposé à celui où marche depuis cent ans chez nous le parti démocratique. Nous devrions chercher ce qui reste de la vieille France et nous y rattacher par toutes nos fibres, retrouver la province d'unité naturelle et héréditaire sous le département artificiel et morcelé, l'autonomie municipale sous la centralisation administrative, les universités locales et fécondes sous notre Université officielle et morte, reconstituer la famille terrienne par la liberté de rester, protéger le travail par le rétablissement des corporations, rendre à la vie religieuse sa vigueur et sa dignité par la



suppression du budget des cultes et par le droit de posséder librement, assuré aux associations religieuses, en un mot, sur ce point comme sur l'autre, défaire systématiquement l'œuvre meurtrière de la Révolution Française. C'est le conseil qui, pour l'observateur impartial, se dégage de toutes les remarques faites sur les Etats-Unis. Si leur République est si vivante et si forte, c'est parce que l'individu y est libre et puissant en face d'un Etat réduit à son minimum d'action. Si elle réunit toutes les volontés en une immense harmonie, c'est qu'elle est vraiment nationale. C'est pour avoir établi un régime où l'Etat centralise en lui toutes les forces du pays et pour avoir violemment coupé toute attache historique entre notre passé et notre présent, que notre Révolution a si profondément tari les sources de la vitalité Française. La critique n'est pas neuve. Les trois plus lucides analystes de la France contemporaine : Balzac, Le Play et Taine, partis de doctrines si différentes et avec des méthodes plus différentes encore, sont arrivés à cette même conclusion. Il n'est pas sans intérêt de constater que c'est la conclusion aussi d'un voyage accompli par un indépendant au pays le plus souvent cité par les partisans de cette Révolution.

J'ai donc appris en Amérique à traduire le mot de démocratie dans des réalités tout à fait contraires à celles qu'il représente en Europe, et par conséquent, à en avoir moins peur. Car, du mo-

ment que la démocratie peut se transformer en aristocratie et se concilier avec le plus intense développement de l'individu, toutes les objections adressées contre cette forme de civilisation tombent à la fois. C'est à nous de diriger la nôtre dans ce sens par tous les moyens en notre pouvoir. J'y ai appris aussi à reconnaître la bienfaisance sociale de la science. C'est un lien commun parmi nous, auquel j'ai, pour ma part, adhéré trop souvent, qu'un principe de nihilisme se cache en elle qui la rend incompatible avec les hauts besoins du cœur de l'homme. Ceux-là mêmes qui ne vont point jusqu'à la condamner ainsi au nom de l'Idéal inclinent à croire qu'elle est une mauvaise éducatrice du peuple. Ils estiment que beaucoup de maladies morales de l'heure présente n'ont pas d'autre cause : l'intoxication que ses résultats mal compris infligent à des cerveaux mal préparés. On composerait une bibliothèque si l'on réunissait en volumes les pages dans lesquelles ces objections ont été formulées et commentées depuis vingt ans. On va jusqu'à proclamer la banqueroute de cette science qui excitait, voici quarante ans, de tels enthousiasmes parmi ses dévots, les Renan, les Taine, les Flaubert. L'enthousiasme de ces grands lettrés pour les résultats futurs des méthodes positives n'était pas entièrement justifié. La réaction d'aujourd'hui ne l'est pas davantage.

Une visite dans ces Etats-Unis où ces méthodes ont le plus constamment, le plus puissamment pé-



nétré les moindres détails de la vie, remet les choses à leur vrai point. On y reconnaît d'abord combien sont calomnieuses ces affirmations de nos moralistes sur ce nihilisme foncier de la science, puisqu'elle vit là-bas côte à côte avec le Christianisme le plus fervent, — la Nouvelle-Angleterre en est la preuve, — et ni le Christianisme n'entrave le développement scientifique, ni ce développement la foi chrétienne. Dans un essai consacré à un célèbre article de M. Taine sur l'Eglise en France, un des mieux outillés d'entre les apologistes de ce temps, M. l'abbé de Broglie, le remarquait justement : ce mot de science signifie chez nous depuis trop longtemps deux ordres d'idées très distinctes; d'une part, un groupe de notions positives acquises par le procédé expérimental, et, de l'autre, des hypothèses de pure métaphysique construites sur ces notions. En réalité, le groupe des notions positives constitue seul la vraie science. L'esprit Américain, avec sa lucidité distributrice, paraît avoir vu cela dès le premier jour, puisque la vie religieuse et la vie scientifique ont grandi en lui, sans se heurter et comme parallèlement. Ses écoles et ses universités ont ainsi démontré, comme par une leçon de choses, l'exactitude de la théorie posée par Herbert Spencer au début de ses *Premiers Principes* : la réconciliation possible de la religion et de la science par l'agnosticisme. La première ayant pour objet l'Inconnaissable, c'est-à-dire par définition, le domaine de recherche qui échappe à la seconde, il suffit de ne pas mêler les

deux empires pour que ces deux puissances également nécessaires de l'âme humaine fonctionnent côte à côte, et sans s'affronter. Cet accord que l'Amérique a réussi, nous pouvons, nous devons le réussir à notre tour. C'est une des tâches auxquelles son exemple convie les meilleurs de nous. Elle nous démontre aussi, cette terre de toutes les initiatives, que cette même science, au rebours des préjugés auxquels je faisais allusion tout à l'heure, est une excellente éducatrice des classes inférieures. Mais c'est à la condition qu'elle soit prise réellement comme une éducatrice, c'est-à-dire qu'elle s'adresse à la volonté à travers la pensée. Les Américains n'ont obtenu cette vitalité de leur civilisation industrielle qu'en se soumettant à cette règle. Toute culture est doublée, dans leurs écoles, d'une activité correspondante; toute connaissance aboutit à la pratique, et le plus scientifique des enseignements, compris de la sorte, ne produit ni des déclassés ni des révoltés.

Sur un point, ma visite aux Etats-Unis n'a pas modifié mes idées, je veux parler de la vision que j'y avais apportée de l'antagonisme irréconciliable des races. J'avais laissé derrière moi une Europe toute déchirée, même dans la paix, par cet antagonisme. Je n'ai pas trouvé que le Nouveau-Monde y échappât davantage. Quand on essaye de deviner l'avenir de l'Amérique, c'est toujours, comme pour celui de l'Europe, du côté de ce problème des races qu'on finit par regarder. S'il doit éclater



quelque jour un conflit entre l'Ouest et l'Est, — et tant de signes semblent parfois l'annoncer, — le vrai principe en sera là, dans cet afflux d'éléments de race Germanique et Scandinave, si abondants que cette civilisation d'origine Anglo-Saxonne n'arrive plus à se les assimiler. Ce n'est pourtant là qu'une hypothèse, et la plupart des Américains se refusent même à la discuter, tant ils ont confiance dans la méthode employée par leur République pour la réduction de ces différences de races. Cette méthode très simple est conforme à ce profond respect de l'individualisme sur lequel leur soi-disant démocratie est fondée. Elle consiste à multiplier indéfiniment les centres d'activité locale, et, par conséquent, à briser sans cesse en actions de détail des forces qui, massées en faisceau, seraient trop puissantes. Remarquez, en effet, que les troubles si graves dont l'Amérique a eu à souffrir ces dernières années proviennent justement d'associations très centralisées et construites au rebours de la tradition individualiste. Certes l'Europe ne peut pas, liée comme elle est par les nécessités historiques, emprunter immédiatement cette méthode et briser l'unité des grandes patries qui la constituent. Il se dégage pourtant de cet exemple deux indications. L'une a rapport à la politique intérieure. Nous pouvons reconnaître, par l'exemple des Etats-Unis, combien la facilité de la naturalisation est dangereuse, et combien il est urgent de la régler de manière à ne pas fausser la conscience nationale par un apport trop intense

d'éléments étrangers. L'autre indication porte sur la politique générale. Nous comprenons la nécessité de revenir à la théorie des petits Etats tampions — remplacée, hélas! par celle des nationalités — et qui, systématiquement appliquée au lendemain du premier Empire, nous assura tant d'années d'une paix si féconde. La solution du problème des races est là, dans une loi de naturalisation plus restrictive et plus respectueuse de notre droit historique d'une part, — de l'autre, dans une géographie remaniée et qui, sans contrarier les tendances héréditaires, leur morcelle leur champ d'activité. Quand se résoudra la crise de militarisme aigu que la plus brutale et la plus maladroite des annexions nous impose, cette théorie dominera d'elle-même ceux qui organiseront la nouvelle carte du Vieux-Monde. Ce sera un premier pas vers ce qui fut le rêve du roi Henri IV et qui demeure l'Idéal des véritables civilisés, — à condition qu'il se concilie avec les traditions intérieures de chacun des pays et qu'il n'aboutisse pas au mysticisme si malsain de la paix à tout prix : — les Etats-Unis d'Europe.

---

Dernier soir.

... Vingt-quatre heures ont passé depuis que je m'attardais à détailler quelques-uns des avertissements salutaires que le Nouveau-Monde peut don-



ner à l'Ancien. J'ai assez dit, au cours de mon journal de route, les défauts qui m'ont choqué dans ce Nouveau-Monde : — son incohérence et sa hâte; la brutalité des rues de ses grandes villes; l'outrance de sa vie mondaine et son manque d'équilibre, de mesure, de goût; la tension trop artificielle de sa culture qui donne à ses femmes comme à ses fleurs une facticité de plantes de serre; l'espèce d'abus de l'énergie qui pousse jusqu'à la férocité la compétition de ses hommes d'affaires et qui réduit ses vaincus à une trop cruelle extrémité de malheur; la corruption de ses policiers, de ses magistrats et de ses politiciens; le je ne sais quoi de fabriqué que l'excès de la conscience y mélange à l'éducation; l'absence de relâche et de laisser-aller dans ses plaisirs. Mais quoi! Tous les défauts de cette société se résument en ceci, qu'elle s'est passée du temps. Cette transplantation soudaine des plus énergiques et des plus désespérés des enfants de l'Europe dans cette terre nouvelle a produit une poussée trop rapide. Il est vain de reprendre ces critiques à nouveau. Plus j'avance et plus je comprends la justesse admirable de la phrase de Goethe :

— « Quand on ne parle pas des choses avec une partialité pleine d'amour, ce qu'on en dit ne vaut pas la peine d'être rapporté... »

Au moment de remettre le pied sur cette terre d'Europe, c'est vraiment avec une émotion de gratitude que je dis adieu à l'Amérique, — de gra-

titude parce qu'elle me fut si chaleureusement, si généreusement hospitalière, — de gratitude parce que j'y ai reçu de précieux, d'ineffaçables enseignements, — de gratitude parce que j'ai senti que mon pays y est aimé, — de gratitude enfin parce qu'elle existe, et que cette seule existence représente pour l'avenir de la civilisation une immense possibilité.

... Par ce dernier soir, et à quelques heures de Liverpool, les idées où se résument ces longs mois d'exil viennent de me remuer plus profondément encore. Vers cinq heures, une molle et vague buée s'étant élevée, tous les contours de la côte commencèrent de se fondre et de s'évanouir. Je ne voyais que l'eau morte et verte, verte d'un vert où il y avait de l'émeraude et du lait. Un frisson de déchirement doux courait sur cette eau, comme le paquebot avançait. Au bas du ciel une large bande mauve traînait, et c'était, dans ce mauve, une naissance d'arc-en-ciel, la base posée d'un pont de lumière, élané vers où? Le soleil, qui se couchait là-bas, allongeait ses rayons au ras de l'eau. Il frappait droit sur un bateau-signal peint en rouge, qui semblait de flamme, et un voilier s'approchait, qui, lui, prenait des teintes toutes noires, si bien qu'il paraissait une barque de deuil, d'une fuite tendrement, paisiblement funèbre. C'était un paysage de songe, comme il s'en rencontre sur cette mer d'Irlande, — un paysage pour y voir les pieds du Sauveur, de l'Ami céleste marchant vers nous, vers



les pauvres êtres que nous sommes, à qui cette beauté de pareilles soirées perce et noie à la fois le cœur. Je me retournai et de l'autre côté je vis le soleil qui allait mourir. Il était rouge, du rouge d'un sang répandu, et cerné exactement de noir, d'un noir de nuit qui le pressait, qui le mangeait sans s'en éclairer. Une barre s'étendit sur lui. Puis il diminua jusqu'à n'être, dans cette noirceur du ciel appesanti sur une mer maintenant d'un brun roux, qu'un point de pourpre qui s'éteignit. Et il n'y eut plus que l'arrivée des grandes ténèbres ! C'est ainsi — on l'imagine quelquefois par cet âge de guerres menaçantes et d'insensées révoltes — que d'autres ténèbres et plus irrévocables vont cerner, dévorer, noyer le petit point de lumière qu'est la civilisation...

Et voici que je me pris à refaire en pensée le chemin que le paquebot venait de faire sur l'Océan. Je me dis que là-bas, à cette même heure, ce soleil était au haut du ciel, à mi-chemin de sa course, éclairant des villes des campagnes, tout un univers. Le port de New-York m'apparut et son énorme activité, puis les avenues et la foule de leurs passants. Je revis, dans un éclair, Boston, Philadelphie, Baltimore, Buffalo, Détroit, Chicago, Saint-Paul, Minneapolis, tant de cités où je me suis à peine arrêté, assez longtemps pour que leurs noms se traduisent à moi en images exactes. Et cette sensation que cet autre Monde existe à côté du nôtre, que l'humanité a là-bas ce colossal

champ d'expérience où continuer son œuvre, me remplit d'une sorte d'exaltation mystérieuse, comme si un acte de foi dans la volonté humaine se prononçait en moi, presque malgré moi, et j'ouvris mon cœur tout entier à ce grand souffle d'espérance et de courage venu d'Outre-Mer.

**FIN**